Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 41

Artikel: La fête des musiciens allemands à Bâle
Autor: Combe, Édouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029748

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

si peu de grandes masses chorales que lorsqu'on exécuta la *Création* à Leipzig, on dut faire appel au chœur scolaire du gymnasium Thomas, et qu'à Dresde même, lorsqu'on donna les *Saisons*, en 1802, on dut les chanter en italien, parce qu'on avait été obligé de demander le concours des choristes de l'Opéra, en l'absence de chanteurs allemands.

Avec l'amour croissant pour Händel et la musique vocale à plusieurs voix qui existait avant lui, on commença à fonder en Allemagne de grandes sociétés de chant (la musique plus difficile de Bach ne vint en faveur que plus tard : c'est en 1829 seulement qu'on exécuta la passion de St-Mathieu). En 1790, fut fondée l'académie de chant à Berlin ; en 1800, à Leipzig et à Stettin ; en 1802, à Dresde, etc. Si, dans les grandes villes, les forces étaient suffisantes pour l'exécution des grands oratorios, on était obligé, dans les petites localités, de faire appel à des exécutants venus du dehors. C'est le mérite du chanteur G.-Fr. Bischoff (1780-1841), d'avoir su, le premier, organiser des fêtes musicales de chant. Le 20 et le 21 juin 1810, on commença à Frankenhausen, sous la direction de M. Spohr. Cet exemple trouva aussitôt des imitateurs. Partout, en province, on fonda des sociétés de chant.

De 1820 à 1840, les fêtes de musique sont le phénomène le plus caractéristique de la vie musicale en Allemagne. Ce phénomène se manifeste dans la composition, par une production d'une abondance sans exemple d'oratorios et d'œuvres de grand style.

Nous pouvons de cette manière avoir un coup d'œil d'ensemble sur le développement du choral, en tant du moins qu'il est exécuté par des chœurs mixtes. C'est là que nous pouvons nous faire l'idée la plus juste de l'histoire de la musique, car il en est autrement pour le choral exécuté par des voix d'hommes.

Les sociétés de chant et les fêtes de musique n'auraient jamais pris une extension si rapide et si puissante si l'ensemble des circonstances sociales n'était venu favoriser le développement de l'art musical. Il faut considérer comme un symptôme très caractéristique le fait que l'académie de chant à Berlin a pris naissance en 1790, c'est-à-dire un an après la révolution française. Mais ces sociétés ne prirent un grand essor qu'au commencement du XIXme siècle.

La bourgeoisie était alors parvenue à un degré de développement qui exigeait une culture sociale plus intense. L'horizon s'était élargi. La musique de chambre qui, auparavant, répondait aux exigences des auteurs ne suffisait plus. Le cercle intime faisait place à la salle de concert, et les amateurs étaient remplacés par des professionnels. La société de chant offrait aux masses l'occasion d'exercer leur activité musicale. Fait digne de remarque, c'est presque au même moment que commence à se développer et à fleurir la danse moderne qui devient un divertissement bourgeois, tandis que dans la période précédente elle n'était cultivée que par des artistes spéciaux.

(A suivre) Dr Karl Storck.

La fête des musiciens allemands à Bâle.

Que de belles choses n'avons-nous pas entendues en ces mémorables journées de Bâle ! Parler de toutes n'est certes pas possible. Finissons-en d'abord avec les grandes œuvres ; nous nous arrêterons ensuite un instant à celles qui nous touchent de plus près.

Deux œuvres de grande envergure ont rempli la plus grande partie des deux concerts de la cathédrale : *La messe de Gran*, de Liszt, et la troisième symphonie de Gustave Mahler. Toutes deux ont bénéficié d'une interprétation hors ligne. Le romantisme très sentimental de la première fait avec le sévère classicisme de la seconde le plus curieux

contraste, mais toutes deux sont également intéressantes. Pour qui a pénétré l'étrange personnalité de Liszt, rien de ce qu'il a écrit ne peut être tout à fait indifférent et l'on comprend très bien le culte pieux rendu à son fondateur par l'association des musiciens allemands. En exécutant ses œuvres dans ses fêtes, elle ne remplit pas seulement un devoir filial, elle se déclare solidaire de cet homme qui pensa, qui vécut en musique, de ce grand délicat dont l'aristocratique esprit pousse plus loin que quiconque la recherche de l'expression et le raffinement de la nuance.

Certes, cette *messe de Gran* n'a rien de commun avec ce que l'on considère généralement comme le style religieux. Pourtant, il est évident que Liszt n'a pas intentionnellement évité les formes nouvelles, et, d'autre part, force est de reconnaître en cette messe une œuvre sincère, éloignée de toute profanité, une œuvre religieuse.

Comme jadis Palestrina travaillant pour le concile de Trente, Liszt s'est intimément pénétré du sentiment du texte, puis a laissé libre carrière à son inspiration sans lui imposer la contrainte d'une forme déterminée. Chez Palestrina, la pensée s'est tout naturellement coulée dans le moule polyphonique, et chez Liszt, elle a pris la forme d'une libre improvisation et a revêtu toute la richesse de sonorités que mettait à la disposition du musicien l'écriture vocale et instrumentale moderne.

Une remarque que tout le monde a faite: c'est extraordinaire comme les motifs de Liszt, que d'aucuns trouvent aussi parfois très vieux, s'imposent à l'oreille, « collent » à l'esprit et vous hantent durablement.

Le nouveau directeur de musique de Bâle, M. Hermann Suter, a dirigé la *messe de Gran* avec une intensité de vie, un élan incroyables. Il n'y avait qu'une voix pour louer cette magistrale interprétation.

La symphonie de Mahler est une œuvre de grandes dimensions, dont les riches développements se déroulent avec cette rigoureuse logique et cette absence d'efforts qui sont les marques du véritable symphoniste. Les thèmes n'ont rien de très frappant ni de très original, mais l'usage qui en est fait leur donne une valeur que le premier examen ne laissait pas soupçonner. Enfin, l'on devine derrière cette musique une pensée philosophique que la finale révèle par la voix du chœur. Elle n'a rien de très neuf non plus, puisque c'est l'antique opposition entre la mort et la vie qui a donné naissance, entre autres grandes œuvres, au *Tod und Verklärung* de R. Strauss ; mais elle fournira longtemps encore matière à de belles œuvres d'art et la troisième symphonie de Mahler en a tiré un parti extraordinaire. Les textes choisis sont tirés d'un poéme délicieux que les musiciens d'Outre-Rhin mettent beaucoup à contribution depuis quelque temps : le *Knaben's Wunderhorn*. Inutile de dire que cette symphonie, dirigée par l'auteur, a produit une profonde sensation.

Il en a été de même de l'*Hymne* à seize voix « a capella », de R. Strauss, chanté par un chœur d'élite d'une centaine d'exécutants, sous la direction de M. H. Suter. L'œuvre est d'une beauté souveraine et l'exécution en fut parfaite au delà de toute imagination.

Nous ne pouvons que mentionner brièvement à la course d'autres œuvres qui mériteraient mieux : l'intéressant *Proteus* de R. Louis, les deux poèmes d'après des madones de Raphaël, de F. Vollbach, *Das Thal*, pour basse et orchestre, de Strauss, le *Zarathustra*, de F. Delius, le tragique *Hexenlied*, de M. Schillings, et l'*Odysseus Fahrt*, de E. Bœhe. Nous nous bornerons également à une brève énumération des œuvres de musique de chambre ; cette partie du programme ne nous a pas semblé, de façon générale, à la hauteur de l'autre.

On a entendu un quatuor avec piano, de Schenipflug, une des meilleures choses données dans cet ordre de composition ; des *lieder* de F. Pfitzner ; une sonate pour piano et violon, de Wolf-Ferrari ; des *lieder* pour baryton, de J. Weissman et Guido Peters (quelques excellentes choses) ; un quintetto à cordes de Dræseke ; des œuvres d'orgue de M. Reger, un homme dont on fait actuellement un très grand cas en Allemagne, mais dont nous n'avons pas su goûter la musique

d'orgue ; des *lieder* d'Hugo Wolf, qui nous ont un peu déçus ; de ravissants pastiches d'anciens *minnelieder* pour chœurs d'hommes « a capella », de H. Kœssler ; un trio de notre Hans Huber intitulé *Bergnovelle* et que chacun s'est accordé à déclarer charmant, plein de naïveté et de fraîcheur.

Ceci nous amène sur des terrains où nous avions hâte d'arriver : la participation des musiciens suisses à la fête. Outre le trio de Huber, une fort belle sonate pour piano et violon de Jos. Lauber représentait la musique de chambre suisse ; elle fut remarquablement jouée par MM. L. Rey et W. Rehberg. La belle *Chaconne*, de Barblan, que beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà, jouée par son auteur sur l'orgue de la cathédrale, fit l'admiration de tous ceux qui savent apprécier la pureté de style et la correction de l'écriture alliées à une grande élévation de pensée.

Dans un autre domaine, celui des chœurs d'hommes, on sait que la musique suisse jouit à l'étranger, et surtout en Allemagne, d'une légitime réputation. Des chœurs « a capella » du maître F. Hegar et la *Cœnis* pour chœur d'hommes et orchestre de H. Huber représentait cette branche spéciale de notre art national et ont servi à mettre en valeur la virtuosité de l'excellente *Liedertafel* bâloise.

Comme œuvres symphoniques, la Suisse avait envoyé trois partitions, dont deux entièrement nouvelles. On s'est accordé à reconnaître comme la plus parfaite des trois celle que de nombreuses auditions en divers lieux ont déjà consacrée : le prélude de *Sancho*, de Jaques-Dalcroze. Le *concerto* de violon de W. Pahnte, merveilleusement joué par Marteau, a intéressé mais les développements en ont paru un peu forcés et l'écriture orchestrale un peu terne. Nous lui préférons la *sonate* jouée en 1901 à la fête de Genève ; elle nous paraît mieux finie, et nous a laissé une impression d'ensemble plus complète, plus homogène. Restent les deux mouvements de symphonie d'Ernest Bloch, qui ont positivement fait scandale et soulevé les polémiques les plus violentes. Que Bloch ne s'émeuve pas trop de tout ce bruit. Il a été abominablement malmené par la grande majorité de la critique allemande, mais il n'y a rien là de nature à décourager le jeune musicien genevois. Son tempérament exceptionnel, son juvénile enthousiasme, sa soif d'idéal l'entraînent à des audaces qui expliquent en quelque mesure une prise d'arme dans le camp philistin. Il n'en reste pas moins, et quelques clairvoyants qui ne s'arrêtent pas aux détails superficiels l'ont reconnu, qu'il y a plus de talent, plus de musique dans ses deux mouvements de symphonie que dans beaucoup d'œuvres plus considérables qui ont passé cependant sans la moindre protestation, comme le lourd et insipide *Sonnenlied* de Koch, par exemple.

Après tout, il est bon qu'un pavé tombe ainsi de temps en temps dans la mare aux canards. Cela secoue notre torpeur et nous empêche de tomber dans l'ankylose et la convention. Nous n'avons donc qu'un mot à dire à Bloch : Continuez !

Nous ne voulons pas terminer cette brève revue sans envoyer l'expression de notre reconnaissance et de notre admiration au comité organisateur bâlois et à tous les musiciens, chanteurs et instrumentistes, qui ont collaboré à ces magnifiques fêtes. Si les œuvres jouées ont été diversement appréciées, il n'y a eu qu'une voix pour louer la perfection et le soin scrupuleux apporté à l'organisation jusque dans ses moindres détails.

Et maintenant à Berne l'an prochain !

Ed. Combe.

N N N N N N N N N N N N N N

Critique rétrospective.

Berne.

Le dernier des concerts d'abonnement dont *La Musique en Suisse* n'a pas encore parlé et pour lequel M. et Mme Dulong, de Berlin, prêtaient leur concours, en a très artistiquement terminé la série.

L'orchestre a joué la symphonie pastorale de Beethoven — andante-adagio-allegro,